L'ABEILLE DE LA N.-ORLEANS

Bureaux, No 93, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 11 AOUT.

FEUILLETON

LE CHATEAU DE LA ROCHAUBERT.

(Suite.)

30 juillet.

A présent que mon cœur se repose avec délices dans la certitude de mon bonheur, je veux, par mon amitié exige jusqu'aux moindres du festin, clore par ce dernier récit ce journal de ma vie à la Rochaubert.

Mes oreilles ne m'avaient pas trompés hier au matin, quand j'avais cru entendre un bruit de rames sur la Sèvre. C'était M. Desforges qui revenait de chez le garde, à qui il était allé demander le résultat de ses courses à la poursuite de l'inconnu.

M. Desforges, préoccupé de la pitié de Paule pour son cousin, et jaloux de ses prières, humilié des préférences de Mme de la Rochaubert pour son neveu, certain que le moulin ne serait pas perdu de la dot, m'a cependant rangé d'avance le sacrifice à la Colombière, et M. de Merwen, je le tiens de René, ne voulant se dédire qu'en me faisant de son droit de surveillance sur ce bien, M. Desforges avait, pour m'tirer d'une situation si délicate, la dernière ressource de l'honnête homme, la loyauté. Il vient de préférer la calomnie, comme il avait préféré, à Tiffauges, pour se venger de n'être pas aimé, le grossier stratagème emprunté à l'imagination de M. Hugues ou au génie de quelque rôdeuse aux abois. Il a surpris ma rencontre mystérieuse avec Paule, et, incapable de s'interpréter autrement, il y a supposé les plus odieux motifs, pour enchaîner sa délatte, et cela était possible, derrière le dénouement de celle qui le repousse. Cet homme est aussi lâche qu'égoïste, et sa finesse de provincial et le calcul de son bon ton, comme l'habileté de son bon sens, ne m'ont jamais trompé.

Hier, au sortir du déjeuner, mon oncle reçut une lettre. Je le vis pâlir en la lisant, chiffonner, et froisser le papier avec un mouvement de colère.

—Le malheureux ! murmura-t-il, insulter mon enfant !

Je m'approchai vivement de lui, il appella ma femme, me regarda avec une vraie dignité de père, et fit signe à sa tremblante fille de s'éloigner un moment.

Mme de la Rochaubert lui arracha le billet, puis avec une indignation contenue par l'orgueil maternel :

—Cet homme en a menti ! dit-elle ; ce qui s'est passé cette nuit dans le parc, je le sais, j'étais là.

—Vous, Madame ! m'écriai-je.

—Moi, Monsieur ; sauvez-vous que, mes pauvre, je n'avais jamais loin des pas de ma fille, et mais toujours près de son cœur.

—Dites-moi tout, Madame, car je ne ferai ni à vous, ni à elle, l'injure de défendre Mlle de la Rochaubert.

Mlle me dévoila sans hésiter ce nouveau trait de M. Anthime. Il avait bien osé écrire à mon oncle qu'il renonçait à prétendre à la main de sa fille, n'étant pas homme à ouvrir de l'honneur de son nom le mystère de honte qu'il venait de surprendre.

M. de la Rochaubert, hors de lui, et ne sentant que l'outrage, voulait sortir à l'instant, et l'aller trouver :

—Arrêtez, Monsieur, lui dis-je, c'est moi ici qui suis en cause, le droit de répondre m'appartient, et je saurai en user.

—Vous, s'écria-t-il en me repoussant, vous !

Et la pauvre pâle se mit à pleurer de douleur.

Ma tante lui prit le bras pour l'emmener, puis se tournant vers moi :

—Monsieur Christian, la châtiment de certaines lâchetés, vous l'avez dit, pourrait être une injure. Vous nous avez promis pour ce soir la vérité sur la fuite de Tiffauges ; nous l'aurons dronc lui-même, il peut paraître, M. de la Rochaubert ne le repoussera plus.

Et elle s'éloigna avec son mari.

Je me rendis par la chaussée aux moulins et priai René d'expédier le garde à la Colombière pour prévenir M. Desforges que l'homme au voile était retrouvé et ne manquerait pas à tenir sa parole dans la soirée au castel de Merwen.

—La Carabine ne s'en pas dégriné depuis cinq jours, me répondit le meunier, il a embonné dans le vin à Tiffauges l'idée de son triomphe, et me n'est pas encore éveillé, en dépit du coup de cidre qu'il s'administre en correction chaque nuit, et de la corde qu'il s'impose sous son lit pour ne pas recommencer le lendemain. Il est bien mieux que j'aille à lui moi-même bien que je sois persuadé de la vanité de Mlle Desforges. Il a trop envie de reprendre le jeune sait quoi, qu'il ne pas le voir. Il m'a bien l'air de l'oiseau, mais il y a quelque anguille sous roche, voyez-vous, Monsieur Christian ; car lis sont ces temps avec M. Hugues de sauver l'homme de Tiffauges à en sortir du castel et de se faire reprendre des pièces compromettantes. C'est le petit qui a entendu cela et qui l'a raconté. Avis aux écoutaux.

—Bien, lui dis je, ne vous inquiétez de rien, n'emplissez ce message.

Je pensai le reste de jour à ordonner avec M. de la Rochaubert les préparatifs de la pêche. Je me possédais à peine ; la joie me prêtait du génie, et je fis plus en quelques heures pour la conquête de mon oncle que je n'avais fait durant tout le temps de mon séjour au château. Cette pêche a lieu tous les ans à cette époque, c'est une petite fête, et la distraction à laquelle le soin de tout prévoir entraînait le châtelain l'arrachait forcément aux idées de matin et aux tristesses de son cœur. Il était enchanté de l'intelligence que je montrai dans mon début, et des connaissances agronomiques et autres que je trouvais moyen de déployer en inspectant avec lui les bords de la rivière. Ma gaîté de plus en plus folle, et il l'accueillit plus d'une fois par de francs éclats de rire. Il avait les allures d'un homme qui a pris son parti, brisé en lien fanesse, et chez qui le poids de sa vieillesse s'allège par les joies de la conscience.

—Ma parole d'honneur, dimanche, vous êtes un paysan de Paris vous, et si mon neveu vous ressemblait, ma femme aurait raison.

Si femme, s'était à son influence que l'attribuais les dispositions qui favorisaient où je le voyais, et toutefois mes impressions qu'il savait ne garder. Mais qu'avait-elle pu lui dire, outre que c'elle lui avait dit devant moi ?

Elle vint se promener avec sa fille au bord de la rivière, et inspecter notre inspection. Paule, plus belle que jamais dans son costume de deuil, me faisait l'effet de ces fleurs de nuit, inquiètes de la lumière, dont le calice s'incline, trop chargé de parfum.

La tête penchée sur l'épaule de sa mère, embarrassée de ses yeux, elle ployait sous un langueur, et fatiguée de la lutte on résignée à son sort, se laissait aller à rêver aux avenir chasser entre la crainte de l'inconnu qui la trouble et ce ravissement des premiers rêves qui l'agitaient encore. Il y avait dans la mélancolie de son visage comme un rayon dernier du passé, ce doux reflet de l'âme qui se recueille, échappée, dans sa satisfaction, d'un amoureux épanchement. Elle fut ainsi toute la journée ; je jouissais de son bonheur et de sa tristesse, et jamais ces contraires limitées de jeunes filles ne lui donnèrent plus de charmes et de séductions à mes yeux.

Le soir venu, quand l'ombre commença à se faire sous les ramiers de la Sèvre, les nombreux invités de M. de la Rochaubert, parmi lesquels le vieux M. de Jalin et la plupart des vieillards de noyen de M. Hugue, se dirigèrent vers la rivière pour assister à la cérémonie. Une foule de paysans, commandée par René et la Carabine, en sous militaire, étaient déjà à la besogne. Les eaux, mises au bouillon vaste par l'ensemble ménagé des vannes, l'avaient à l'audition des regards et des mains les mystérieuses retraites des poissons alarmés. Armés de torches, de falots et de longs jaunisses et flottants, les pêcheurs sondèrent toutes les cavernes des rives, les creux d'arbres, les grottes de rochers, les abris sous les herbes, les retraites à l'ombre de grands nénuphars, et toute la pauvre république frétillante de rainettes, chassée de ses demeures, relancée et pressée en masse, perdant la tête devant ce *fait tus*, alla tomber captive dans les filets et les nasses qui l'attendaient aux débouchés.

Je passe sur les détails, mon ami, car l'enthousiasme des enfants, l'intérêt de tous, les libéralités de mon oncle, les airs de complaisante importance de la Carabine, la présence de M. Hugues, les propos amenés par l'absence de M. Desforges, et amenant par la gaîté de M. de Merwen chez qui l'on allait continuer la fête, et auquel M. de la Rochaubert avait cédé ce soir-là l'honneur de la présidence.

On dînait autour de moi, et l'on dînait vrai, que cette double assemblée et cette entente des deux maîtres enchaînait le trahi d'silence et longtemps attendu entre le castel et le château.

Tous les invités prirent bientôt, en effet, le chemin de Merwen, et les piétons se nous vîmes rien jaloux, après s'être tendrement remerciés.

Nous allions à pied par des chemins bordés de haies odorantes, je marchais près de ma cousine, plus d'une fois elle s'appuya frémissante sur mon bras. Il faisait une nuit ravissante, une de ces nuits d'été du Berry, pleine de murmures, de fraîcheur de ruisseaux, de senteurs des bois, et dans la bénatté desquelles s'naît pour la rêverie de l'imagination et des yeux la double pâleur de la lune et du ciel. A l'éclat des étoiles se joignait la lueur rouge des brûlots, qui, se répétant sur la ligne d'horizon, ressemblaient de loin à une rangée de lanternes et rappelaient un souvenir le passage de la guerre. Les flammes de ces chaumes de bruyères brûlant pour l'engrais de la terre à l'approche de l'automne, ce tournoiant d'une cécisure de feu la vieille tour du castel, qu'elles enveloppaient de leurs vifs reflets. Le long des sentiers, dans des prairies, de grands bocals étaient cachés, nous regardaient passer, ruminant qui faisant la garde contre le loup aux quatre vents du ciel. Excédée par le plaisir, quelques voix en mêlaient à fredonner, on ne sait quelle joyeuse, pressé par ses camarades et encouragé par le second lui-même, nous chanta cette mélancolique chanson vendéenne :

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Le mien n'en peint de même,
Il est bien affligé,
C'est ma maîtresse
Qui m'a abandonné.

A ces dernière mots je sentis une petite main me presser le bras avec une force convulsive, d'émoi ou colère :

Oh ! me dit-elle à demi-voix, ayez pitié de moi, ne compromets vous pas comme je suis malheureuse !

Nous arrivions en ce moment au castel, où des torches étaient flottantes pour les paysans comme les hôtes, grâce au bon vin de la haute générosité. Dans la grande salle de la tour, seul débris qui restât du vieux château incendié, le couvert avait été préparé pour les invités de M. de la Rochaubert. Le bonhomme Jean, de valet de castel, s'était multiplié, comme il avait multiplié par mille artifices, dont sa livrée n'était pas un des moindres, le luxe pauvre de son maître. Il avait été tout le jour cuisinier, charpentier, décorateur, intendant, il fut le soir économe, trembleur, majordome, échanson, et par dessus tout M. Jean lui-même, plus que l'appelaient les paysans, son amie.

J'avais aperçu tout d'abord M. Desforges rôdant autour des tables extérieures, interrogeant les figures et paraissant attendre. Bientôt il entra dans la salle avec M. Hugues, la tête haute, le regard fier, comme pour braver de plus près M. de la Rochaubert.

—Vous n'attendrez pas que M. de Sérian, me dis M. de Merwen à l'oreille, quand tout le monde fut réuni.

J'étais trop heureux pour que ma vengeance fût cruelle. J'allai prendre des mains du meunier ma bissac et mon chapeau, et me fis annoncer tout haut par Jean, comme par un étranger de la campagne rapportant à M. Desforges la veste perdu de Mlle de la Rochaubert ; l'animal au même instant. M. Anthime et son partner s'envoyaient précipitamment à ma rencontre

—Rassez, Monsieur, leur dis-je, vous avez perdu !

Puis, m'adressant à M. de Merwen au milieu de la curiosité générale au plus haut point éveillée :

Monsieur le comte, ajoutai-je vivement, pardonnez-moi mon costume et mon rôle. J'avais parié contre ces Messieurs que je saurais reconquérir pour Antonin de Sérian l'amitié de sa famille. Les moyens d'atteindre m'appartenaient, tous les moyens de défense étaient permis à mes adversaires, et ils en ont usé. Cet écusson des paysannes les plus vénérées, calomnies, surpris odieuses de l'heure, lettres anonymes, rien n'a manqué à cette guerre de Tiffauges, roman imaginé sous les feuilles de la Sèvre, là où mon temps employé, et tout a échoué. La bonté de M. de la Rochaubert et votre générosité, monsieur le comte, ont fait qu'Antonin triomphe après tant d'épreuves, et personne n'est resté sur le champ de bataille. M. Hugues en est quitte pour l'inutilité de ses coups de crayon et du style de ses lettres. M. Desforts pour une feuille détachée de son exemplaire de littérature, car l'homme qui a arraché Mlle de la Rochaubert des mains de son client agresseur dans les ruines c'est Antonin, l'hôte à qui le père de Mlle Paule a bien voulu accorder son estime à sa mère sa confiance, vous, Monsieur le comte, votre bonne sympathie, pas homme, c'est Antonin, et Antonin, Monsieur, Antonin, de Sérian, c'est moi !

Je prolongeai le silence où ces paroles jetèrent tous les assistants, je ne l'essaierai pas. L'abbé Anselme avait des larmes dans les yeux, mon oncle était comme foudroyé, ma tante sentit et M. de Merwen garnissait leur bonne visage, et je vis bien qu'ils savaient tout d'avance. Je n'ai pas pu de Paule, mon ami ; son cœur était dans le mien, et il est des ravissements de bonheur qui ne s'expriment pas : les grandes joies, comme les grandes douleurs, sont muettes. Mais, lorsque je m'approchai d'elle pour lui rendre son voile, et que je lui dis :

—N'ai-je pas tenu ma promesse au sujet de votre cousin ?

Toute mon âme passa dans ses yeux comme la flamme d'un éclair, et elle répondit par un baiser égaré sur le sein de sa mère.

Le général-cadigo que je passe sous silence la confusion de mes deux adversaires. M. Hugues, dans son trouble, avait saisi un fusée sur la table, et il s'enfuyait le soir pour se remettre d'aplomb, M. Desforts, plus diplomate et plus froid, vint à moi, et me tendant la main :

—Je vous félicite, murmura-t-il, car avec vous le moyen restera dans la dot.

Je lui tournai le dos sans répondre ; cet homme n'a jamais aimé.

J'étais allé embrasser ma tante, et raconter à mon oncle en quelques mots le reste de mon séjour à la Rochaubert.

—Ah ! Monsieur..... Ah ! mon neveu, me dit-il, vous ne pouvez compter sur bien que vous ne faisiez, car vous ne savez pas, quoiqu'il en frappant à son cœur, ce qui se cachait là.

Je devinai sans doute que le garde falsait la nuit pendant le temps avec le meunier au dehors ; en diable d'homme à l'esprit de ce sacré, et René voulant lui faire avouer ses plaisirs de joie, qu'il avait été battu.

Mot battu ! s'écria-t-il, mais ma présence ici me prouve bien que je n'ai pas la noblesse à me convenir à mon principe, et que le vieux château a laissé passer l'armée républicaine !

La fête se prolongea fort avant dans la nuit, et il était presque jour lorsque nous rentrâmes en ce château.

—Ma pauvre Louise ! dit mon oncle en s'arrêtant devant le portrait de ma mère, elle m'a donné pardonné !

—Ah ! mon oncle, répondis-je en lui pressant la main, croyez-en mon cœur, si elle ou ne soit pas qu'aimer.

M. de Merwen nous accompagna. Il vient déjeuner le matin. Un vieux paysan dînait de lui bien.

—Si M. le comte mariait ses fils, au cas qu'il en eût un, il ne pourrait faire mieux.

C'est là tout le regret ; il a voulu reporter sur le fils l'affection et le dévouement qu'il a voués à la mère. L'amour, chez les nobles âmes, sait inventer l'héritié sur la terre.

Ma tante et lui n'ont rien révélé au revenant du castel. C'est bien M. de Merwen qui, à la nouvelle de la mort de Mme de Sérian, est allé à Paris prier sur sa tombe, s'est enquis de moi, a désiré nous connaître, et a vu confirmer ses soupçons par Mme de la Rochaubert, à qui Paule avait fait part de sa découverte au milieu de la nuite de cette visite nocturne que j'avais prise pour un rêve, et surtout par les paroles échappées à Paule dans son délire au castel. Dès lors, toute leur confiance a été pour lui de me bien apprendre, de s'assurer de l'indignation de son cousine, et d'amener par à peu mon oncle à partager leurs projets. L'abbé Anselme lui-même s'était vu à demi dans le secret. Il n'est pas le moins heureux de nous, il se plaît à cacher sa joie naïve. Il a dans le bonheur de ses amis l'air timide et bonne de l'enfant du monnier, et retrouve il chanterait à sa propre la cantique de vieillard Siméon.

Et maintenant, Louis, je n'ai plus rien à te dire ; ma pensée n'est qu'un hymne de prière, de reconnaissance et d'amour, à laquelle tout me répète et tout semble s'unir. Sources pures des vallons, mélodies de ses bois, chemins pleins de roses et de murmures d'abeilles, fraîcheur printanière de ces vallées, flore sauvage et doux et vaillant pays, votre poésie surabonde en mon âme, elle en passe dans le regard de celle que j'aime, et j'aperçois en elle à été légué avec l'amour de ma patrie. Ta connaîtras cette poésie, Louis, en voyant ma compagne, car j'ai bientôt le retrouver dans la solitude à deux, et je n'ai plus seul.

FIN.

UN JOURNAL
PAGE
LES CIRCONSTANCES ACTUELLES
LE SUD (DES SOUTH)

Du journal de famille, consacré à la LITTERATURE, L'ART, les SCIENCES, aux NOUVELLES GENERALES, aux FAITS DIVERS, paraîtra DIMANCHE PROCHAIN 13 août.

Un talent connu prend les nombreuses contributions au nouveau journal.

ROMAN DE LA LOUISIANE,
d'un profond intérêt et dû à la plume d'un littérateur du Sud.

S'adresser, rue de CAMP No 32, au premier, où l'on recevra les abonnements et un nombre limité d'annonces.

Tout

AVIS.

Le Dr G. DELERY annonce au public qu'il a ouvert son bureau de consultations : rue St. Louis, entre Remparts et Dauphine, à l'ancienne de maire du Dr Roussel.

Consultations du sus heure à trois, en français, en anglais et en espagnol.

Le Dr Delery s'occupe spécialement des affections de la poitrine en général.

30 juillet—1m

Par suite de la mort de Mr A. J. SUGELET, la société A. J. SUGELET & Co a été dissoute en septembre dernier. Mr JAMES D. BLAIR, associé survivant, se charge de la liquidation des affaires de l'ancienne maison.

JAMES D. BLAIR & Co continuent les affaires de courtage de coton et de commission en général, sous la raison de commerce modifiée A. J. Sugelet & Co et Raguet, Blair & Co.

Bureau : Rue de l'Orion, No 43, au rez-de-chaussée.

2 août—1m Nlle Orléans, 26 août 1865.

JAMES PELLIGAN.....LOUIS VON ZINKEN

Pelligan & Von Zinken,
Encanteurs, Fabricants de cotons,
ET MARCHANDS COMMISSIONNAIRES,
Rue Carondelet No 46,
Recommandent leurs services à leurs amis de la campagne, auxquels ils offrent leurs services pour l'habillement et de tout espèce de propriétés, à leurs effets et à vendre.

Ils font, et on le désire, des avances libérales sur les consignations.

W. L. ROBINSON. J. D. SAUL

ROBINSON & SAUL,
Encanteurs et
Marchands-Commissionnaires,
46, rue des Magasins—NLLE ORLEANS.

Offrent leurs services pour la vente de sucre, de coton de coupage, de propriétés foncières et pour les remises de fonds en général.

30 juillet—1m

HEWITT, NORTON & Co,
FERRONT des avances sur les marchandises consignées à leurs maisons de NEW YORK et de LIVERPOOL.

Bureau, RUE DE LA COMMUNE, No 151.

1 août—1m

Assurance contre les risques de mer, de rivières et d'incendie.
COMPAGNIE D'ASSURANCE MARINE
DE NEW YORK.
Capital.....$3,000,000
Actif le 1er janvier 1865.....4,765,547 42
Passif.....77,917 29
Les marchandises, objets de toutes espèces, bien connus et bien emballés, sont assurés contre le feu et contre les risques de mer, aux taux les plus réduits, par les soussignés, agents de la susdite Compagnie.
Les polices sont délivrées immédiatement par l'entremise des courtiers de la Compagnie.
Les pertes sont payées en espèces sonnantes, aussitôt que l'ajustement en a été fait.
BLO. J. POERICK.
Bureau, rue du Commerce, No 3, Nlle Orléans.

AVIS.

A société MAYER, SANDERS & CO. a été dissoute, par consentement, en mars 1865.
Les affaires de la société seront réglées par MAYER, SANDERS & CO, qui continueront à faire le commerce de COTON et de MARCHANDISES SECHES, sous la raison de commerce de MAYER, WILLIAMS & SANDERS, qui seront seuls autorisés à signer pour la maison.
Nlle Orléans, 1er août 1865.
C. W. SANDERS.

Bidden Springs, Ala.
1er juillet 1865.

Les propriétaires de cet endroit établissement hôtel, ont l'honneur de prévenir qu'il est ouvert et prêt à recevoir le public. Les hôtes seront traités avec prévenance et le service sera fait par des nègres. Les prix sont modérés. Une bonne boisson à toujours part de l'hôtel, pour les mauvaises eaux.

JAMES GORDON & Co.

Lettres non réclamées

Restant à la Poste de Nouvelle-Orléans, Bureau de la Louisiane, le 12 août 1865.

Pour recevoir ces lettres, il faut déclarer qu'elles sont à la poste, et payer un centime d'affranchissement.

Pour recevoir par des voitures un sacs entre ces mêmes, il faut envoyer au Bureau de ces mêmes.

Timbres d'affranchissement.

Le Bureau d'affranchissement délivre aussi à l'usage des correspondants de l'envoyeur, et l'on doit toujours mettre ce timbre sur le cachet (ou empreinte ordinaire) qui sert à fermer la poste, afin que la marque ne ressemble pas à l'écriture.

Mlle Orléans, 11 août 1865.

Adam, Louis A
Adolfe, Paul T
Adolfe, Emile
Adolfe, P D
Adams, Joseph F

Barbarich, F
Bachmann, J
Baker, Charles
Baker, Jacob
Baker, James
Baker, Thomas
Bayard, Pierre
Bayol, Leo
Bayol, Jules
Bachelot, M E
Bailey, John
Bay, Jean Pierre
Bayou, Pierre Pathe
Bayou, Emile
Bayou, Jean F

Caraudau, F
Caraudau, Jean
Caraudau, Jean
Caraudau, Jean
Caraudau, Mme Clotilde
Caraudau, Jean
Caraudau, Jean
Caraudau, Jean
Caraudau, pour Sister Fos
Caraudau, F

D'Hommell, J A
Dupuy, Mme A
Dupuy, Jean
Dupuy, Bertile
Dupuy, J
Dupuy, Antoine
Dupuy, Mme Ferdinand

Favre, Samuel
Favre, Antoinette
Favre, Mme Désiré, J
Favre, F
Favre, Emile
Favre, Emilie
Favre, Mme Désiré G
Favrelon Sierra
Fortier & Simonneau

Grandjean, Franklin
Grandjean, J B C
Grandjean, J B
Grandjean, Mme
Grandjean, Jean
Grandjean, Jean
Grandjean, Jean